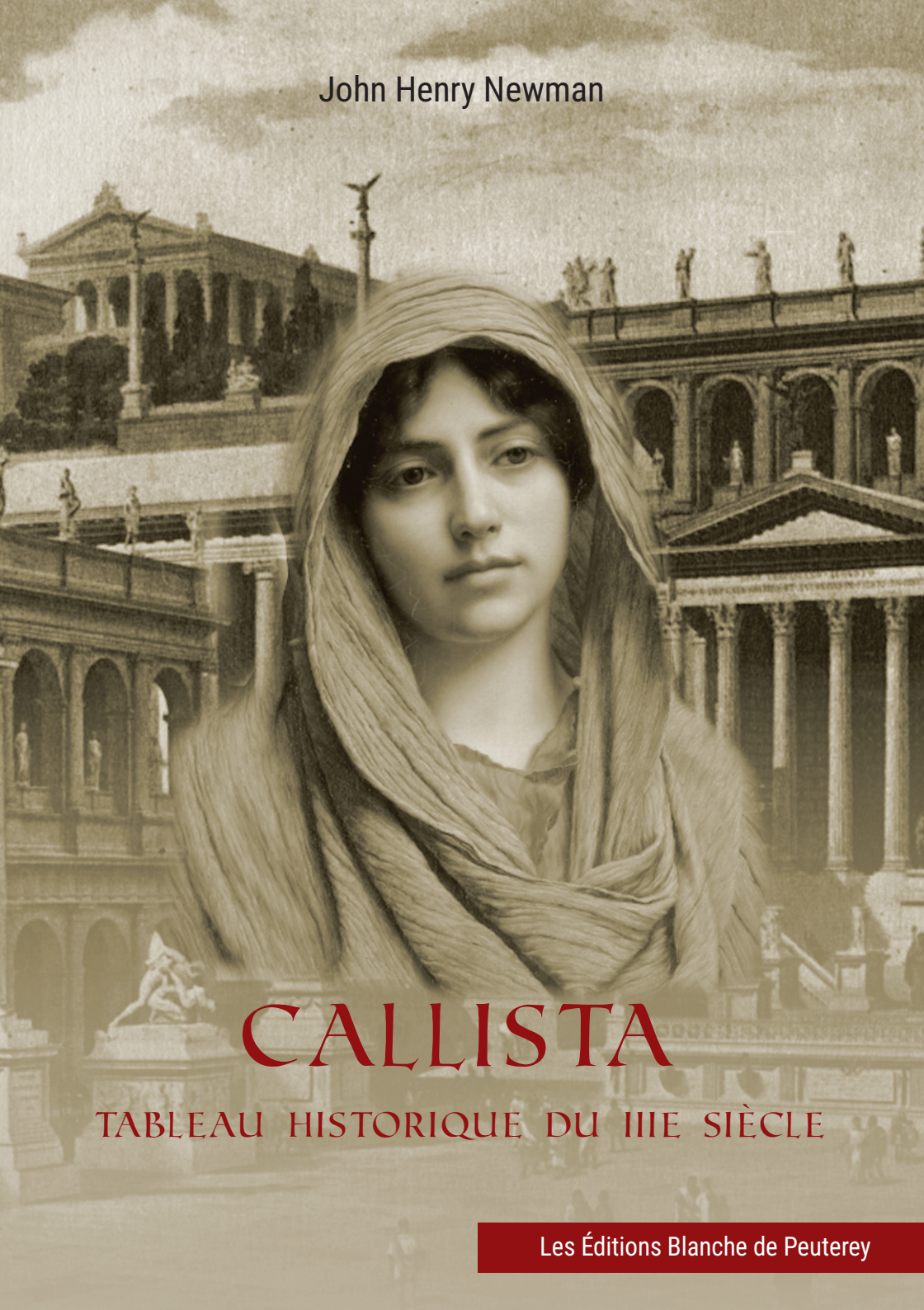
John Henry Newman



CALLISTA

TABLEAU HISTORIQUE DU IIIE SIÈCLE

Les Éditions Blanche de Peuterey

Callista

Card. John Henry Newman

Callista

Les Éditions Blanche de Peuterey

ISBN : 978-2-36878-260-6

Dépôt Légal : 4ème Trimestre 2022

© Les Éditions Blanche de Peuterey.

Visitez notre site www.peuterey-editions.com et abonnez-vous à notre newsletter pour être informé des nouveautés.
Suivez-nous sur les réseaux sociaux.

Photo de couverture : Lycinna, par John William Godward (peintre anglais, 1867-1922)

Présentation de cette nouvelle édition

Nous avons proposé cette nouvelle édition du roman « Callista » en version numérique quelques jours de la canonisation du Cardinal Newman. Nous l'éditons désormais en version « papier », compte-tenu de son succès.

La découverte et la lecture de ce livre fut une grande joie : Newman écrit dans un style toujours agréable à lire au 21ème siècle, et comme il l'annonce, il propose là un « tableau historique du 3ème siècle ». On est effectivement frappé par les connaissances historiques et sociologiques de l'auteur, qui permettent à Callista de ne pas être un simple récit d'une conversion et d'un martyre d'une jeune chrétienne, mais bien un roman historique. La présence de saint Cyprien de Carthage est assez intéressante.

Nous avons relu la traduction et nous y avons apporté quelques modifications. Il nous a semblé que le tutoiement entre Agellius et son frère Juba était plus logique, de même qu'entre Jucondus et ses neveux.

L'auteur cite l'évangile en latin, ce qui se faisait habituellement lorsque le livre a été écrit. De nos jours, il nous a semblé plus logique de citer les Écritures en français, plutôt que de devoir mettre une note de bas de page avec la traduction.

Enfin, nous avons modifié quelques mots et expressions obsolètes.

Table des matières

Présentation de cette nouvelle édition 7
Chapitre premier 10
Chapitre 2 21
Chapitre 3 30
Chapitre 4 35
Chapitre 5 42
Chapitre 6 52
Chapitre 7 64
Chapitre 8 77
Chapitre 9 87
Chapitre 10 103
Chapitre 11 113
Chapitre 12 124
Chapitre 13 132
Chapitre 14 145
Chapitre 15 153
Chapitre 16 162
Chapitre 17 171
Chapitre 18 179
Chapitre 19 191
Chapitre 20 203
Chapitre 21 210
Chapitre 22 214

Chapitre 23 229
Chapitre 24 243
Chapitre 25 250
Chapitre 26 259
Chapitre 27 271
Chapitre 28 281
Chapitre 29 291
Chapitre 30 303
Chapitre 31 311
Chapitre 32 315
Chapitre 33 324
Chapitre 34 328
Chapitre 35 333

Chapitre premier

Dans aucune province de l'empire romain, tel qu'il existait au milieu du IIIème siècle, la nature ne portait de plus riche ni de plus séduisante parure que celle qu'elle étalait dans l'Afrique proconsulaire, vaste territoire dont Carthage était la métropole, et dont Sicca pouvait être considérée comme le centre. Cette dernière ville, siège d'une colonie romaine, couvrait une éminence escarpée et abrupte qui allait aboutir par une suite de collines, à un plateau élevé s'étendant dans la direction du Nord et de l'Est. En regard de ces régions sauvages et arides, le Sud et l'Ouest présentaient un contraste frappant. Une riante campagne de plusieurs milles d'étendue, richement boisée et diaprée d'innombrables couleurs, se terminait dans le lointain aux cimes de l'Atlas et aux formes brumeuses et fantastiques des montagnes de la Numidie. Tout autour de Sicca s'offraient des jardins, des vignobles, des prairies et des champs de blé ceints ou entrecoupés ici de magnifiques allées, là de massifs, restes de forêts primitives, plus loin de riches bouquets d'arbres, œuvre du luxe et de l'opulence. La plaine elle-même peu accidentée en comparaison des montagnes du Nord qui dominaient la ville, et des rochers à pic qui voilaient l'horizon au Sud et à l'Ouest, étalait néanmoins sous l'éclat d'un soleil ardent un panorama varié de collines et de vallons, de hauteurs et de ravins, où se jouaient l'ombre et la lumière ; tandis que des jardins d'orangers,

des vergers, des plantations d'oliviers et de palmiers, dans des sites choisis, couvraient le versant des collines ou le fond des vallées.

À travers le rideau de verdure qui se déroulait de l'Ouest au Nord, en s'épaississant de plus en plus, on voyait par intervalles, deux larges chaussées se prolongeant à travers tout le pays, jusqu'au rivage de la Méditerranée, l'une vers l'ancienne rivale de Rome, l'autre vers Hippone en Numidie.

Le touriste aurait pu regretter peut-être que l'eau fit défaut dans ce paysage, mais le cultivateur de ces riches campagnes aurait été en droit de lui répliquer que l'œil seul pouvait s'en offenser, et que sous l'épais feuillage et sous les aspérités du sol se cachaient des trésors que la terre fournissait avec la libéralité d'une mère. Le Bragadas, jaillissant des flancs de l'Atlas, suppléait par sa profondeur au peu d'étendue de son lit, et sillonnait d'un cours rapide le sol riche et fertile, pour aller, après avoir baigné Sicca, se jeter dans la mer, non loin de Carthage. Cette rivière était la plus considérable d'un grand nombre d'autres qui lui apportaient le tribut de leurs eaux et la rendaient plus profonde à mesure qu'elles s'y déversaient. Tandis que les ruisseaux les plus abondants dérivaient, au moyen de canaux, sur les terres qu'ils arrosaient, des sources, sortant du gravier qui couvrait le pied des collines, étaient bordées de pierres de taille ou d'une couche de petits cailloux. Là où il n'y avait ni source ni ruisseau, on avait creusé des puits, parfois à la profondeur de deux cents toises et les eaux avaient jailli avec tant de violence que les premiers travailleurs en avaient été les victimes. Outre ces ressources créées par l'art pour venir en aide aux localités ou aux saisons les moins favorisées, le ciel fournissait encore d'abondantes pluies qui tombaient sur la contrée entière durant une moitié de l'année, et les épaisses rosées des nuits d'été compensaient ce qu'absorbait pendant le jour le soleil brûlant d'Afrique.

De distance en distance à travers les bois et les ondulations de la plaine, on voyait poindre des villas ou des hameaux. L'archi-

tecture y déployait toutes les richesses d'une de ses plus brillantes époques. Chaque bourg, chaque village était comme un centre, d'où partaient de longues files d'édifices publics et privés, de palais et de temples, construits en pierre ou en marbre et plus souvent encore de ces larges briques que les Sarrasins rendirent depuis si fameuses. Elles étaient faites d'une terre choisie, que l'on comprimait fortement dans des moules, et prenaient une telle consistance que les fragments qu'on en découvre de nos jours sont encore aussi polis à leur surface et aussi aigus à leurs angles que si elles venaient seulement d'être achevées. Çà et là, couronnant de leurs temples et de leurs basiliques les collines ou les rochers, brillaient au soleil les villes de la province et de son voisinage : Thibursicombre, Thugga, Laribe, Siguessa, Sufetula et une foule d'autres ; enfin à l'horizon lointain apparaissait, sur un plateau élevé au pied de l'Atlas, la Colonie Scilitaine qu'avait rendue célèbre, cinquante ans auparavant, le martyre de Spérat et de ses compagnons, décapités par ordre du proconsul, pour avoir refusé de jurer par le génie de Rome et par l'empereur.

Si maintenant le spectateur se place non plus dans Sicca, mais à un quart de mille en deçà vers le Sud-Est, sur le monticule où se trouvait la demeure d'Agellius, il verra la ville elle-même servir d'avant-scène au tableau. Son nom Sicca Veneria, dérivant de « Succoth Benoth », ou « tabernacle des filles » mentionné par l'écrivain sacré comme un objet du culte idolâtre dans Samarie, semblerait indiquer qu'elle devait sa fondation à des colons Phéniciens. Toujours est-il que les divinités puniques y régnaient sans partage. Sous ses murs s'élevaient les temples superbes d'Hercule le Tyrien et de Saturne, où chaque année des sacrifices humains s'accomplissaient. Cependant ces édifices religieux aussi bien que ceux de l'intérieur de la ville, se trouvaient éclipsés par l'antique et mystérieux monument consacré au culte sensuel de l'Astarté Syrienne. Les bains publics, un théâtre, un capitole à l'instar de celui

Rome, un gymnase, un vaste portique, une statue équestre en airain de l'empereur Sévère, groupés ensemble, dominaient des rues étroites et sinueuses qui montaient et descendaient la colline en tout sens. Au centre une fontaine remarquable, que la reconnaissance superstitieuse des habitants avait entourée d'un péristyle sacré, fournissait constamment plusieurs tonnes d'eau par minute ; tandis qu'à l'extrémité du versant septentrional, point qui échappe en ce moment à notre vue, un rocher à pente rapide donnait à la ville, quand on la voyait à distance du côté de la Méditerranée, cet aspect hardi et frappant, qui fait le charme de Castro-Giovanni, l'ancienne Enna, située au cœur de la Sicile.

Détournons enfin nos regards de ce panorama qui s'étend au loin ou se déroule sous nos pieds, pour les porter sur le site même où nous avons choisi notre dernier point de vue : nous y rencontrerons encore de quoi contempler et admirer. Nous voici au sein d'une riche ferme, dont dépendent bon nombre de champs et de jardins, séparés les uns des autres par des haies de cactus ou d'aloës. Au pied de cette colline, qui descend du côté opposé à Sicca, vers un des affluents du riche et boueux Bagradas, voyez ce verger spacieux entrecoupé avec art de cent ruisseaux. Il est destiné à la culture du bel et odoriférant Khennah [1] Des bouquets touffus de palmiers

1 Le Khennah que nous appelons le Henné ou Hinné est un arbuste de la famille des Calycantèmes. Parmi ses espèces, il en est une qui est de toute antiquité célèbre en Afrique et en Asie ; c'est le Henné à fleurs blanches, le Cyprus des anciens. Desfontaines, dans sa Flore-Atlantique, rapporte que les Maures d'Afrique en cueillent les feuilles au printemps, les font sécher à l'air libre, les réduisent en poudre et en font un grand commerce pour être employées à l'usage des femmes qui, dans presque toute l'Asie et une partie de l'Afrique, regardent comme une beauté d'avoir les ongles teints par leur moyen, en jaune safran ; et ce n'est que lorsqu'elles sont en deuil qu'elles se refusent cette parure. Les fleurs du Henné exhalent une odeur des plus agréables et on les cultive dans les jardins

s'épanouissent au contact des ondes qui baignent leurs racines, et semblent élever aux cieux leurs bras reconnaissants. Plus haut sur la colline la moisson de l'orge est faite ou sur le point de finir. Déjà l'on n'y entend plus que le cri incessant et importun de la cigale. Le soleil dessèche et blanchit les huttes grossières de roseau et de jonc, où les garçons de ferme venaient s'abriter, quand, un mois auparavant, ils donnaient la chasse à une myriade de linottes, de chardonnerets et d'autres petits oiseaux qui, de même que dans les autres contrées, disputaient la possession du grain à son légitime propriétaire. Sur le versant Sud-Ouest est planté un élégant vignoble cultivé avec soin et dont les ceps, quoique très petits, projettent déjà de longues ombres vers l'Orient. Des esclaves y sont répandus çà et là, défendus contre les rayons brûlants et la chaleur accablante du soleil par des chapeaux à larges bords et par d'étroits caleçons qui leur descendent de la ceinture jusqu'aux genoux. Ils sont occupés à couper les jets inutiles que les dernières pluies du printemps ont fait pousser et à mettre à l'abri du soleil et de la brise ceux qui promettent du fruit. Tout retrace cette agréable et heureuse saison que les grands poètes latins ont chantée dans leurs vers si beaux mais si sensuels, lorsque après les lourdes pluies, les épais brouillards, les vents piquants et les rayons incertains du soleil pendant six longs mois, la nature manifeste de nouveau sa puissance fécondante, et répand au sein de l'univers des trésors de vie et de joie, ou, pour me servir des expressions d'un barde moderne :

Quand soudain
La terre, qui d'abord sombre, informe et hideuse,
Découvrait tristement sa nudité honteuse,
Prend sa robe de fête, et de riants gazons

d'Égypte uniquement pour cet objet. Elles servent de parure aux femmes enfermées dans les sérails et charment leurs ennuis.

Ont tapissé la plaine, ont habillé les monts ;
Dans les champs parfumés le jeune arbuste étale
De son luxe naissant la pompe végétale,
Et déployant sa tige, et sa feuille, et ses fleurs,
De nuance en nuance assortit ses couleurs.
Le lierre étend ses bras, la vigne qui serpente
Montre ses fruits de pourpre et sa vrille grimpante.
L'épi doré rangea ses nombreux bataillons ;
Les buissons hérissés s'armèrent d'aiguillons ;
L'humble ronce embrassa les rochers des collines ;
L'arbre leva sa tête et cacha ses racines,
Forma de frais abris de ses bras complaisants
Et donna tour à tour, ou promit ses présents.
Il borda les ruisseaux, couronna les montagnes,
Et fut et le trésor et l'honneur des campagnes.
La terre ainsi devint une image des cieux,
Et le séjour de l'homme eût fait envie aux dieux. [2]

Une strophe de quelque ancienne ode grecque, chantée sur un ton plaintif, sortit de l'épais buisson que traverse le sentier encaissé qui mène de la porte de la ville à une petite rivière, et un jeune homme, qui semblait être le sous-intendant de la ferme, en sauta et s'avança vers les ouvriers occupés dans les vignes. Ses yeux, ses cheveux, en un mot, tous ses traits dénotaient un Européen ; son air avait quelque chose de timide et de réservé plutôt que de rustique. Il était vêtu d'une simple tunique rouge à manches courtes descendant jusqu'aux genoux et serrée au milieu du corps par une ceinture ; ses pieds étaient chaussés de bottes qui lui allaient jusqu'au milieu de la jambe. S'adressant à l'un des esclaves d'une voix douce et enjouée :

2 MILTUN : Paradis perdu, chant VIII : traduction de. DeliHe.

« Ah ! Sansar, dit-il, je n'aime pas autant votre manière d'arranger ces branches que la mienne ; mais c'est chose difficile que de convaincre un vieillard comme vous. Vous n'attachez jamais ensemble les rameaux que vous n'émondez pas ; ils croissent au hasard, d'une manière tout à fait inculte et ils seront écrasés par le premier bœuf qui passera ici le mois prochain pour labourer les champs. »

Il lui parlait latin : l'homme le comprit et lui répondit dans la même langue, mais non sans faire quelques fautes contre l'accent et contre la syntaxe, tout comme fait encore de nos jours, dans son jargon demi-anglais, le nègre des Indes Occidentales.

« Oui, oui, maître, répliqua-t-il, oui, oui ; mais c'est déjà même une erreur que de se servir de la charrue. La fourche fait l'ouvrage beaucoup mieux, et il n'y a rien à craindre pour le raisin. Je cache le tendron sous le feuillage pour le préserver du soleil, le seul ennemi que nous ayons à redouter. »

« Bien, répondit Agellius, mais la fourche ne soulève pas autant de poussière que la charrue et son attelage ; or, cette poussière protège mieux le tendron que l'ombre du feuillage. »

« Mais ces grands animaux, dit l'esclave, font de profonds sillons et détruisent le vignoble. »

« Il ne fait pas bon disputer avec un vieux vigneron qui s'était déjà fait sa théorie avant que je fusse au monde », dit Agellius d'un ton de bonne humeur, et il passa dans un enclos voisin.

Ici encore sous d'autres formes, tout indiquait le plus beau mois de l'année. C'était un clos d'une étendue de plusieurs acres formant un vaste parc de roses. Déjà l'on y faisait des préparatifs pour extraire l'essence de ces fleurs, dont le produit a rendu célèbres, même jusqu'à nos jours, plusieurs parties de cette contrée. On y voyait une autre troupe de laboureurs, et un homme d'un âge mûr les surveillait sans trop se gêner. Son maintien tout à la fois actif, sérieux et dégagé, annonçait le fermier ou l'intendant lui-même.

« Toujours ici, camarade, dit-il, comme si vous étiez esclave et non romain ! Les esclaves mêmes ont leurs saturnales. Vous êtes sans cesse à la besogne et jamais au culte de notre bonne et heureuse déesse. Pourquoi ne profitez-vous pas des plaisirs de la ville ? »

« Pourquoi le ferais-je, Seigneur ? demanda Agellius. Ne vous souvient-il plus de la maxime du vieil Hiempsal : « Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois. » Rien ne serait bien fait si j'étais coureur de ville. Vous m'avez pris à votre service, pour être ici et non là-bas, si je ne me trompe. »

« Bon ! répondit-il, mais aujourd'hui l'empire, le génie de Rome, les usages du pays et par-dessus tout le mois de fête et de réjouissances de la grande déesse Astarté vous convient aux plaisirs. Vous connaissez le vers : *Parturit almus ager* : faites ce que la nature vous demande et ne vous mettez point en opposition avec tout le monde. »

Un nuage de confusion et de tristesse couvrit le visage d'Agellius. Il aurait voulu s'expliquer, mais il se contenta de dire tout simplement : « Je crois que c'est une faute assez excusable dans un serviteur. »

« Je connais la manière d'agir de vos gens, répliqua Vitricus. Corybantes, Phrygiens, Juifs, comment vous nommez-vous ? Il y a tant de religions fantastiques aujourd'hui. Pendez-vous immédiatement à la porte de votre maison, si vous êtes las de la vie et vous agirez sensément. Un homme qui a la tête bien assise sur les épaules peut-il s'imaginer qu'il est, bon de vivre, et qu'il ne vaut rien de s'amuser ? »

« Je me plais parfaitement ici répondit Agellius, j'aime la campagne que vous trouvez si dépourvue d'agréments, et je m'inquiète fort peu du faux brillant de la ville. Les goûts diffèrent. »

« La ville ! oh ! vous n'avez pas besoin d'y aller, reprit l'intendant, tout Sicca est à la campagne. La foule s'est précipitée dans les champs, dans les bocages et sur les bords de la rivière. Levez les

yeux, homme vivant, ouvrez les oreilles et laissez-y entrer le plaisir. Soumettez-vous à la douce inspiration de la déesse et elle vous remplira de ravissement. »

Vitricus disait vrai ; on en était à célébrer les fêtes solennelles d'Astarté, cette célèbre divinité de Carthage et de ses villes dépendantes, qu'Héliogabale avait naguère introduite dans Rome et qui sous différents rapports était tout ensemble Uranie, Junon et Aphrodite, selon que l'idée du philosophe, de l'homme d'État ou du vulgaire l'avait personnifiée. Sublime et idéale, comme Uranie ; superbe et impérieuse comme Junon, séduisante et aimable, comme la déesse de la sensualité et des plaisirs.

« Voilà, se dit Vitricus en lui-même, voilà le fils du plus brave de tous les soldats qui jamais brandirent le javelot, jusqu'à ce que dans ses dernières années, je ne sais quelle divinité infernale prenant ombrage contre lui, le plongea, lui et les siens, dans une de ces absurdes superstitions qui pullulent ici comme les serpents. De fait lui, il était trop vieux pour en souffrir beaucoup ; mais elle montre sa cruauté dans ces jeunes rejetons. C'est un bon serviteur !… Mais la peste est dans ses os et le flétrira tout entier. »

Les réflexions de son subordonné étaient tout autres : « L'air même exhale aujourd'hui le péché, s'écria-t-il. Oh ! pourquoi dois-je trouver l'infection de la ville jusque dans ces œuvres de Dieu ! Hélas ! la douce nature, la fille du Tout-Puissant, est-elle donc créée pour faire l'œuvre du démon, et s'en acquitter mieux que la ville même ! O beaux arbres, charmantes fleurs, brillant soleil, air embaumé, dans quelle servitude êtes-vous, et combien vous devez soupirer pour en être délivrés ! Vous êtes esclaves, mais non pas volontaires comme l'homme ; cependant ne serez-vous jamais employés à un plus noble but ? Ne finira-t-il jamais cet état universel d'erreur que des milliers d'années ont protégé et entretenu ? Vous, vous-mêmes, objets si chers à mon cœur, ne finirez-vous pas avant l'heure désirée ? — Mais que j'y songe, la grande route n'est pas

trop sûre pour moi ce soir. Ils reviendront bientôt de leur maudite orgie. »

En effet des sons interrompus d'instruments et de voix humaines, s'étaient fait entendre dans les forêts ; on aurait dit qu'ils provenaient de quelques groupes épars çà et là ; et le crépuscule laissait déjà voir par intervalles des clartés de torches vagabondes jetant leurs reflets à travers le feuillage. La chaumière d'Agellius se trouvait de l'autre côté du chemin encaissé qui croisait la colline. Pour arriver chez lui il devait d'abord le suivre quelque temps ; mais à peine y eut-il mis le pied, qu'il se trouva en face d'une troupe de gens qui revenaient de quelque impie et abominable divertissement. Ils portaient des habits de fête, si toutefois leur accoutrement méritait ce nom, et ils avaient au front et aux bras les symboles de l'idolâtrie. Quelques-uns d'entre eux étaient ivres ; les femmes étaient en plus grand nombre.

« Pourquoi n'êtes-vous pas allé à l'adoration, jeune homme ? » dit l'un d'eux.

« Il a bonne mine, dit un autre ; mais les furies l'ont atteint. Je le connais de vue. »

« Par Astarté, dit un troisième, c'est un de ces rusés Gnostiques ! J'ai déjà vu ce drôle avec sa mine patibulaire. C'est un des petits mâtins de Pluton, cousin germain de Cerbère, il se nomme Cannibale… »

À ce mot tous se mirent à crier : « Cannibale ! Cannibale, voici un jeune homme qui te connaît. Viens donc, viens avec nous. » Et le parleur le coudoya assez rudement.

Agellius, qui continuait lentement sa marche, les dépassa au sentier tortueux et en deux ou trois pas escalada le bord. Il s'en allait en sûreté, quand une femme s'écria : « O le reptile ! Je le reconnais maintenant : c'est un sorcier ; il mange les petits enfants ! Ne l'avez-vous pas vu faire ce signe ? c'est un charme. Ma sœur le faisait aussi : la sotte m'a quitté pour faire partie de leur secte. Elle

était toujours à faire ainsi (contrefaisant le signe de la croix.) C'est un chrétien : écrasez-le ! Il va nous changer en brutes. »

« Que Cerbère l'étrangle ! » dit une autre, « il boit du sang. » Et prenant une pierre, elle la fit siffler à côté de son oreille, au moment même où il disparaissait. Tous lui jetèrent un dernier cri de mépris et de haine : « Où est-elle, la tête d'âne ? Éteignez les lampes ! Éteignez les lampes ![3] Qu'on le pende ! C'est pour cela qu'il n'est pas descendu dans la vallée avec les honnêtes gens. » Et là-dessus ils entonnèrent un chant blasphématoire dont nous garderons de suivre sens en pensée, à plus forte raison de l'exprimer paroles.

3 Allusions calomnieuses au culte des chrétiens, qu'on accusait d'adorer une tête d'âne, et de se livrer à des horreurs après avoir éteint les lampes qui éclairaient leurs chapelles.

Callista, roman du Cardinal John Henry Newman, nous plonge dans l'ambiance de l'Afrique du Nord, province romaine, au IIIe siècle après Jésus-Christ. Callista est une jeune grecque en quête d'un sens à sa vie. Au contact d'Agellius, elle va découvrir la foi chrétienne.

Or les persécutions contre les chrétiens reprennent, irrationnelles, violentes, et Callista comprend que son choix de vie va la conduire au martyre.

Un véritable « Tableau historique du IIIe siècle », avec une fine analyse sociologique de l'époque.

20,80 €

ISBN 978-2-36878-260-6

9 782368 782606

Les Éditions Blanche de Peuterey F-38100 Grenoble
www.peuterey-editions.com